

Florence Andoka

*Rouge Kusama*

> la variation <

Paris

- 2024 -



*Acte I*



*Faites vos jeux*



Toi, Yayoi Kusama, jeune diplômée de l'école d'art de Kyoto, as osé en 1957, sauter dans un avion pour Seattle, puis pour New York. Te voici parvenue dans le camp d'en face, chez les vainqueurs de la dernière guerre, pour te venger des tiens et croître, croître, croître à faire rougir le soleil. Ton sourire est sans limites mais pour l'heure, personne ne le remarque.

Dans ta chambre, jamais ton corps n'est à la table. Luttant contre les images d'Epinal de l'artiste à la chaise ou du peintre debout, au contraire, tu œuvres assise par terre le plus souvent en tailleur, la toile ou le papier calé contre les cuisses ou encore à genoux. Un poignet au sol retient le poids du corps, l'autre en l'air, réalise le maillage, autant de points pour faire passer le temps, des points comme des trous, pour sentir ta tête qui lâche et ton corps qui se renverse. Et peut-être que le jeu de l'esprit enserré à la viande ne se déroule pas de bas en haut, qu'il n'y a pas toujours cette remontée énergétique de l'anus vers le crâne mais davantage, d'avant en arrière, car il te faut incliner ton corps pour que ton esprit s'en échappe.

*/ Rouge Kusama /*

Les trois premières années tu frôles plus d'une fois l'épuisement total de tes forces. Tu parles désormais de ta peinture comme d'une série de filets, ce sont de petits cercles qui enserrant le vide à l'infini, autant de petits ronds évidés qui FRAPPENT D'IMPOSSIBLE LES DÉBUTS ET LES FINS.

Aujourd'hui est jour de nouveauté, tu décides de quitter l'atelier en fin de journée pour voir une exposition dans une galerie. Ce soir, c'est Marisol qui expose. Tu es de sortie, tu veux voir et pourtant, tu n'y vois rien, sur la pointe des pieds tu discernes quelques toiles et puis tu te décides à partir et tu marches quelques mètres hors de la galerie, en route vers la chambre où tu passes actuellement toutes tes journées. Soudain, tu tombes nez à nez avec l'artiste, échappée de sa propre exposition chez le grand Leo Castelli, seule pour quelques secondes, ajustant sa cigarette, le rimmel quelque peu descendu accentuant ses cernes. Tu ralentis le pas, hésites, aimerais t'approcher d'elle, entamer la conversation, peut-être, mais pour dire quoi. Marisol semble avoir plus ou moins ton âge. Le trafic est entêtant à cette heure de klaxons stridents et phares aux lumières filantes. Le temps de ton hésitation est celui



*/ Acte I – Faites vos jeux /*

du départ, un homme est venu la chercher, sur le trottoir, ils avancent et fument la même cigarette. Tu t'éloignes et il pleut, tu n'as parlé à personne et regagnes ta chaumière pleine d'images et de mélancolie.

Depuis cinq jours l'équinoxe de printemps est passé. Au dehors, il n'y a rien qui indique le changement, juste la chaleur qui a pris le relais des ondées et la foule disséminée un peu partout dans la ville là où il est possible de s'asseoir ou de marcher. Un brouhaha sourd recouvre tout, ce sont les conversations au loin qui enveloppent la journée, la bercent et attirent au dehors. Tu aimerais te mêler à la foule joyeuse, mais tu n'en es pas capable. Ce qui est plaisant de loin t'apparaît comme un trou noir infranchissable lorsque tu t'en approches, les voix, les corps, la circulation, tout te heurte et tu titubes jusqu'à regagner chez toi, comme à chaque fois, refermer la porte, ouvrir la fenêtre et reprendre tes gestes intimes caressés par le ronflement du dehors. Il faut tenir, contempler les sirènes au loin, ne pas succomber à nouveau à l'envie de sortir et prendre ce fond sonore pour ce qu'il est, la douceur même de l'été, son relâchement séduisant, illusoire et fugace.